

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Le jeune homme n'avait pu complètement dissimuler sa tendresse naissante, et à son tour l'imagination légèrement romantique de la jeune fille avait travaillé, ce qui est assez naturel en somme.

L'amoureux s'était cependant bien promis d'être circonspect.

Il n'entrât dans la maison que pour une étude, une étude approfondie, sérieuse, grave même, et ce n'est qu'au cas où cette étude aurait donné des résultats parfaits qu'il déclinerait son nom véritable et formulait sa demande au père Ben. Mais va te promener! Dès que Bernard l'avait laissé en tête-à-tête avec les jolis yeux et le charmant sourire de Monica, dès qu'il avait entendu cette voix parlant pour lui seul, cet esprit frais et pur, pensant pour lui seul, la stratégie savante avait piteusement sautillé, tandis que s'inauguraient des entretiens qui n'avaient rien à voir avec le programme primitif.

Mark Tangye s'était embelli; il était devenu ardent et persuasif, un peu trop impétueux peut-être. Monica lui avait fait doucement comprendre qu'il se trompait de voie, que tous les cours de jeune fille ne sont pas bons à prendre d'assaut, et que ceci n'était pas le véritable moyen de l'acheminer vers l'hymen.

Alors, le peintre avait sombré dans du noir; il avait évoqué l'amertume d'une carrière artistique brisée et la nécessité, sans doute, d'un tombeau prochain.

Puis, passant à un ordre d'idées moins déclamatoire, il avait évoqué à Monica son portrait, fait de mémoire, charmant de ressemblance, et fort magnifiquement encadré.

Une lettre dédicacée accompagnait l'envoi, annonçant un définitif retour à l'avenir pour de petits jours aux comiques.

Comment ne pas être touché? Monica le fut.

La pauvre enfant ne s'était jamais revue si belle, et son cœur s'emut au contact de l'amour qui lui avait découvert tant de perfections.

—Pour me voir ainsi, pensait-elle, il faut qu'il soit bien sincèrement épris. Et pourtant, ajoutait-elle, fille d'Éve! elle me ressemble bien un peu.

Elle écrivit à Guy Chesters un petit mot, un petit mot de remerciement, et se précipita dans le couloir d'une demi-heure après, le ciel dans l'âme.

Un léger nuage qui s'était élevé à l'horizon, du malentendu sentimental que nos gens avaient vu apparaître, il ne fut naturellement plus question.

Le portrait fut installé en belle place, sur un chevalet superbe dont Guy Chesters fit les frais, bien qu'il fut un pauvre artiste dans la gêne.

Mais nous avons laissé Morton dans le couloir, écoutant la jeune fille.

Pendant qu'il l'écoutait, deux coups retentirent à la porte de la rue.

Le piano se tut et Monica parut.

—Oh! monsieur Morton, vous êtes là!

—Oh!, répondit gravement le petit homme, j'étais là. Et je vous remercie.

Et qui donc, mon pauvre ami, qui donc?

—Ma jeune sœur.

—Oh! quel malheur!... oh! quel malheur!

Monica mit ses bras au cou de son fiancé. Pendant quelques instants tous deux pleurèrent en silence.

—Votre sœur... Mais Guy, vous ne m'avez pas dit que vous aviez une sœur...

—Hélas! ma pauvre enfant, il y a bien d'autres choses que je ne vous avais pas dites. Je vous ai trompés, Monica.

—Vous!

—Je vous ai trompés. Mais à cette heure ma douleur et un mensonge à porter, c'est trop. Je ne m'appelle pas Guy Chesters.

—Je m'appelle Mark Tangye.

La jeune fille eut un violent mouvement de recul. Puis la petite qui lui était naturelle, éteignit tout autre sentiment dans son âme, et elle s'écria:

—Alors, c'est votre sœur qui a été... cette nuit... Oh! mon pauvre ami, comme je vous plains!

Tous deux restèrent immobiles, contemplant les flammes. Monica pleurait silencieusement. Ce fut lui qui dut la consoler, la reconforter. Elle s'était pliée sous cette douleur comme un fragile roseau sous la rafale.

Puis, il dit doucement:

—A cause du malheur qui me frappe, et que nous n'avons pas mérité, ma chérie, il faut me pardonner d'être entré ici sous un nom supposé. J'ai eu tort; je ne connaissais pas votre cœur, et je me suis laissé entraîner à inventer une histoire ridicule, pour mesurer, quel moi, vous n'aimeriez que moi, et non le fils du millionnaire.

—Oh!

—Qui, je suis sans excuse; je suis un misérable d'ailleurs, moi aussi, je ne vous ai trompée qu'en cela, car en ce qui concerne ma situation précaire, hélas! je vous ai dit la vérité. Je ne vis que de ce que je gagne avec mes pinceaux.

—Vous êtes brouillé avec votre père?

—Oui, la carrière que j'ai choisie ne lui plaît pas.

A ce moment, Morton parut, regardant des yeux pour apercevoir quelque chose ou quelqu'un dans la pénombre.

—Mille pardons, mademoiselle, mais je cherchais votre père, à qui je désire parler.

Le vieillard examina les deux jeunes gens avec insistance.

—Il n'est pas à la maison, monsieur.

—Je le vois, et je le regrette. Monsieur attend-il aussi M. Ferny-hough?

—Non, c'est l'un de mes amis, répondit assez sèchement Monica.

—Je m'appelle Guy Chesters, ajouta le jeune homme en se levant.

—Je m'appelle Morton.

Les deux hommes se serèrent la main.

—Je suis heureux de faire connaissance de l'ami de Mlle Monica. Vous me trouvez sans doute un peu étrange en mes allures, monsieur, mais j'espère que mes cheveux blancs plaideront pour moi. D'ailleurs, je m'en vais. Pardonnez-moi tous deux cette entrée inopportune. Je vous félicite, monsieur, d'être l'ami d'une aussi charmante personne. J'avais un fiancé, autrefois, qui lui ressemblait beaucoup. Au revoir.

Il sortit et remonta l'escalier, très calme. Il murmura:

—Très gentil garçon, ce Guy; très bien élevé, très convenable. Nous ferons certainement quelque chose pour Guy et Monica. Mais pourquoi me semble-t-il que j'ai déjà vu la figure du jeune homme? Étrange, en vérité!

—Quel brasseur personnage! dit de sa part Mark à sa fiancée.

—Très bizarre, en effet. Vous souvenez-vous, mon ami, du jour où je vous ai dit que je préférais les hommes sans moustaches, parce qu'on lit plus clairement sur leur physionomie?...

—Certainement! Je suis allé me faire raser le jour même.

—En vous disant cela, je pensais à M. Morton. Oh! ne soyez pas jaloux!

Je ne le suis pas.

Mark embrassa la jeune fille.

—Oh! Guy!... Non, Mark...

—Continuez à m'appeler Guy. Je désire que mon véritable nom reste secret jusqu'à ce que j'aie parlé à monsieur votre père. Je choisirai l'heure. Je ne crois pas qu'en ce moment il aimerait à vous voir préoccupé d'un Tangye. Qui m'apprendra à m'estimer pour moi-même. Pensez-vous qu'il le puisse?

—Et pourquoi non? La carrière que vous avez embrassée n'est-elle pas aussi honorable que n'importe quelle autre? Et maintenant, ami, si vous le voulez bien, parlez-moi de votre malheureuse sœur?

Mark Tangye dit alors à Monica ce qu'était Gladys, combien elle était douce et belle, jusqu'à quel point

l'aimait son père et combien était amer le chagrin de tous.

Et tous deux pleurèrent pendant que s'élevait le bruissement et que diminuait sa lueur à travers la chambre close.

XIX

LA CHANCE S'ÉLOIGNE

Le matin du troisième jour après la mort mystérieuse de Gladys, Robert Tangye se trouvait en voiture dans la Cité, à l'heure habituelle de ses courses. Il avait avec lui son fils Mark. Déjà, le millionnaire avait triomphé du père en deuil, et c'est en pressant le cocher qu'il se rendait à son bureau, où l'attendait la solution d'affaires nombreuses et délicates, nécessitant tout son flair et toute son habileté.

A part quelques félicitations autour des yeux noirs, le visage de Robert Tangye n'en avait gardé que peu de traces de l'épreuve terrible par laquelle il venait de passer. Il se tenait droit et correct; un léger pli à la base du front dénotait en lui des réflexions profondes.

Vers la moitié du voyage, il se tourna brusquement vers son fils.

—Le passé est le passé, dit-il d'une voix âpre, et il faut malgré tout s'occuper du présent. J'avais formé des plans pour l'avenir de ta sœur, Mark. Je la voulais riche et heureuse. Elle aurait épousé un pair d'Angleterre, au moins.

(A continuer)

LOUISIANE --- AUTREFOIS

Continuation de la première page.

blait avoir le privilège d'ubiquité. Il n'y avait pas de chien courant capable de suivre sa piste, pas de policier assez fin pour en trouver la trace. S'il était vu dans un endroit, immédiatement après il était rencontré à des distances plus lointaines et se moquant de ceux qui l'essayaient de le capturer. Même dans le cercle familial son nom de "Bras-Coupé" était devenu une expression de terreur et d'épouvante que vous ne reconquies seulement qu'une voix basse et craintive pour effrayer les enfants. Des récompenses étaient offertes pour sa prise de corps, mort ou vivant; mais, personne, d'assez téméraire, n'avait encore été trouvé pour oser aller affronter ce terrible brigand.

Le 7 avril, 1837, le fait divers suivant paru dans un des journaux de la ville: "Le nègre, Squire, notoire pour les crimes et les cruautés par lui commises dans les environs du Bayou St. Jean, à la fin les a expiés. Hier deux gables municipaux, appartenant à la première Municipalité, étaient à la chasse aux lapins sur l'habitation de Mr. Louis Allard (maintenant notre Lower City Park) de l'autre côté du Bayou. L'un d'eux dans l'entraînement de son ardeur s'était avancé plus avant dans le marais que son camarade, ne fut pas surpris de se voir arrêté non pas par le gibier qu'il poursuivait, mais par un vigoureux compère le tenant en joue avec un fusil à deux coups braqué sur lui. Le coup de feu tiré à une distance de quinze pas fortunément manqua son but. N'étant pas entièrement novice dans ces sortes d'affaires, les gardes municipaux retournèrent bien vite le compliment, et cela avec de succès désirés. Squire, quoique gravement blessé, tâcha de s'échapper en courant; mais, de suite atteint par ses poursuivants, il a été tué sous leurs coups. Nous apprenons son détachement de la garde municipale sera aujourd'hui même expédié pour trouver son corps."

Cette nouvelle fut reçue avec satisfaction par certains et avec incrédulité par d'autres. Rusé et désespéré comme "Bras-Coupé" était reconnu être, la chance générale fut, qu'avec sa chance ordinaire, il avait réussi à s'évader à l'envers des mauvais coups qu'il avait reçus. Le lendemain matin un comité de vigilance, armé jusqu'aux dents, se rendit sur les lieux du sinistre, accompagnés des deux officiers de police en question; mais, malgré la recherche la plus diligente faite à travers les sentiers détournés de la cyprière, aucune trace du criminel prétendu tué n'a pu être trouvée, quoique l'endroit où le conflit avait eu lieu ait été minutieusement examiné. La trace de sang de suite perdue dans l'eau vaseuse du marais, fournit le seul indice de son présumé trépas. L'incident fut considéré comme "un canard" de la police, et pendant quelque temps la nouvelle est

restée entourée de mystère. Des pêcheurs, formés par intervalle dans le but de découvrir sa retraite, avaient été envoyés; mais, invariablement, étaient revenus désappointés et exténués de fatigue. Semaine sur semaine se passèrent sans aucune autre découverte additionnelle, jusqu'à ce que l'esprit public occupé d'autres sujets commença à oublier le héros noir et ses exploits, quand des nouvelles certaines de sa fin tragique atteignirent, à l'improviste, la Nouvelle-Orléans.

Il serait amusant de donner en détails l'excitation produite par cet événement. Non seulement, à la fleur au Change, mais encore au "Café Hewlett", dans les ateliers d'ouvriers dans les marchés publics et même dans l'intimité du cercle familial, l'effraie partout était discutée. Un étranger à nos coutumes et à notre ville, causant d'après la commotion générale causée par cette nouvelle, aurait cru que quelque événement extraordinaire venait d'avoir lieu. L'audace, l'insolence et l'entier mépris de la loi dont avait fait preuve jusqu'alors "Bras-Coupé", étaient librement commentés. La blessure qu'il avait précédemment reçue au bras gauche par le coup de feu de Mr. Fleitas, et les circonstances concernants sa capture précédente, son incarcération et son évadement de l'hôpital, étaient des sujets communs de bavardage. On se rappelait que quand couché, prosterné après l'opération chirurgicale qui l'avait privé d'un de ses membres, et quand réduit par une attaque de dysenterie à la porte de la mort, il avait cludé la vigilance des hospitaliers en se jetant par le balcon d'une fenêtre ouverte. On racontait aussi comment, en une autre occasion, il s'était accaparé d'une pégresse qui, après s'être échappée de son campement, avait rendu compte d'un acte de férocité auquel elle avait été l'involontaire témoin. L'histoire en question était à propos d'une femme blanche Irlandaise qu'il avait par force entraînée dans les bois, l'avait détenue plusieurs jours attachée à un arbre et finalement l'avait tuée d'un coup de fusil.

Ce fut un Lundi, le 17 Juillet, 1837, qu'un certain Francisco Garcia, pendant qu'il pêchait à l'embranchement de la Petite Rivière, sur le Bayou-chartrain, rencontra cet homme noir désespéré. Garcia était sorti de sa pirogue pour attraper un vivier en bois fraîchement qu'il avait vissé temporairement sur la plage, quand, juste au moment où il allait s'emparer de la bête, il entendit l'explosion d'une capsule fulminante. Se trouvant, fortunément, avoir à la main une pique en fer, à laquelle il avait l'habitude d'attacher son bateau, il se lança en avant d'un peu près sept pas, et se trouva en face d'un homme caché derrière le tronc d'un arbre tombé, étant en train de remettre une nouvelle capsule à son fusil, avec sa main droite, aidé de ses dents. Ne perdant pas une seconde le pêcheur espagnol lui assésa sur la tête trois formidables coups avec sa lourde barre de fer et l'éternit raide mort à ses pieds. Telle a été faite la narration de la rencontre par Garcia, quoiqu'il y ait eu beaucoup de personnes qui, connaissant le caractère du meurtrier (of the slayer), affirmaient que la mort de "Bras-Coupé" avait été plutôt le résultat d'une tradition que celle d'un meurtre, attendu que Garcia était le pauvre homme habitant et l'ami du trépassé. La conviction fut que Garcia s'était par l'espérance de toucher une large récompense, avait tout bonnement assassiné celui auquel il avait promis sa protection, et qu'au moment de l'assassinat il avait trouvé "Bras-Coupé" endormi.

Que l'entente soit jugée comme on voudra, il n'en est pas moins vrai que l'espagnol, après le fait accompli, chargea sa hideuse carcasse dans sa barque de pêcheur, et avec son pesant fardeau se rendit à la Nouvelle-Orléans. De Mineburg le cadavre fut trans-

porté en face des bureaux du maire de la ville, Denis Prieur, qui était alors l'exécuteur, ordonna d'exposer le corps privé de vie à la vue publique sur la Place d'Armes, faisant le vis-à-vis de ses bureaux. Il est de fait avéré que des milliers et des milliers de personnes se précipitèrent sur cette Place d'Armes historique ("Jackson Square") pour voir ces affreuses dépouilles du raconté exterminé. Il n'a jamais été raconté qu'aucune procession du Mardi Gras, qu'aucune parade spéciale, aient jamais attiré, une pareille cohue, et encore sous un tel brûlant soleil estival. Hommes, femmes, enfants; blancs et noirs, hommes libres et esclaves, et des travailleurs en blouses de travail, tous semblaient s'être réunis pour satisfaire leur morbide curiosité. Le corps, avec sa tête décapée et mutilée, maintenant dans un état rapide de décomposition, resta exposé dans cette condition, depuis une heure de l'après midi jusqu'à ce que l'approche de la nuit nécessita sa translation au Champ du Potier (Potter's Field). Les blessures non encore guéries et béantes, celles prétendues avoir été infligées par les gardes municipaux qui l'avaient déclaré mort, rendaient encore le spectacle plus hideux à contempler.

Il avait été généralement cru dans le temps que les différents municipalités avaient offertes des récompenses libérales pour la capture de "Bras-Coupé", mort ou vivant, et Garcia fut fort félicité sur sa bonne fortune; mais, quand le jour du paiement arriva (le quart d'heure de Rabelais), il fut constaté que seule la section du bas de la rue de l'Esplanade avait fait provision pour cette éventualité, sur quoi la somme de deux cent cinquante dollars (\$250) fut immédiatement payée à Garcia comme la personne ayant droit à la réclamation comme cela avait été promis sans la proclamation.

Ce qui précède est une étrange et véridique histoire et paraîtra encore plus étrange aux yeux de la présente génération (1895); mais, l'histoire de l'escalade était fondée en phases de ce genre, constamment changeantes et nouvelles.

Les caractères la traduction de mon épisode, car l'auteur du livre dont je l'ai extrait, écrit en anglais, intitulé: "New Orleans as it Was," "La Nouvelle-Orléans comme elle était," continue ses assertions qui ne sont pas appropriées au but que je me suis proposé; seulement, si mes lecteurs veulent lire et s'amuser aux dépens de Cable, il n'est qu'à prendre son livre intitulé "The Grandissimes," et à comparer la description qu'il fait des caractères de Bras-Coupé et de Francisco Garcia avec le récit correct et vrai, si admirablement donné par l'écrivain de talent, le Crève, Henry C. Castellanos, A. M., LL.B., et qu'a l'honneur de traduire librement en français cet autre érudit, qui vous demande votre indulgence, car il n'a pas la prétention de croire pouvoir jamais atteindre l'apogée atteint par son congénère, Castellanos.

VICTORIN DELAN.

Botin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnemer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Ecuver; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderborre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumy & Cie, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1871. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mataas Router; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athénée Louisianais, organisé le 12 janvier 1878. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistent-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comité local des réunions au bureau du Président, Banque Hibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, J. P. Proux; Vice-Président, J. Laudu-organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John rier, A. Gaillard. Local social, Bordas; Vice-Président, N. Charou-chez F. Laudumy & Cie, 112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; des Remparts. Séances le troisième Trésorier, P. Gazatol. Séances le-mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabiez; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labour-delle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrière; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, André Lafargue; 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue de Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrière; Trésorier, Mlle Amélie Pajol; Secrétaire, Mlle M. Despaul. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France du Président, Banque Hibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, J. P. Proux; Vice-Président, J. Laudu-organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John rier, A. Gaillard. Local social, Bordas; Vice-Président, N. Charou-chez F. Laudumy & Cie, 112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; des Remparts. Séances le troisième Trésorier, P. Gazatol. Séances le-mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois de la société.

Alors, le peintre avait sombré dans du noir; il avait évoqué l'amertume d'une carrière artistique brisée et la nécessité, sans doute, d'un tombeau prochain.

Puis, passant à un ordre d'idées moins déclamatoire, il avait évoqué à Monica son portrait, fait de mémoire, charmant de ressemblance, et fort magnifiquement encadré.

Une lettre dédicacée accompagnait l'envoi, annonçant un définitif retour à l'avenir pour de petits jours aux comiques.

Comment ne pas être touché? Monica le fut.

La pauvre enfant ne s'était jamais revue si belle, et son cœur s'emut au contact de l'amour qui lui avait découvert tant de perfections.

—Pour me voir ainsi, pensait-elle, il faut qu'il soit bien sincèrement épris. Et pourtant, ajoutait-elle, fille d'Éve! elle me ressemble bien un peu.

Elle écrivit à Guy Chesters un petit mot, un petit mot de remerciement, et se précipita dans le couloir d'une demi-heure après, le ciel dans l'âme.

Un léger nuage qui s'était élevé à l'horizon, du malentendu sentimental que nos gens avaient vu apparaître, il ne fut naturellement plus question.

Le portrait fut installé en belle place, sur un chevalet superbe dont Guy Chesters fit les frais, bien qu'il fut un pauvre artiste dans la gêne.

Mais nous avons laissé Morton dans le couloir, écoutant la jeune fille.

Pendant qu'il l'écoutait, deux coups retentirent à la porte de la rue.

Le piano se tut et Monica parut.

—Oh! monsieur Morton, vous êtes là!

—Oh!, répondit gravement le petit homme, j'étais là. Et je vous remercie.

XVIII LE SECRET DE GUY CHESTERS.

Monica ouvrit et laissa entrer Guy Chesters. Celui-ci l'entoura de ses bras et l'embrassa affectueusement. Mais elle sentit que ses lèvres étaient froides et qu'il tremblait.

—Qu'avez-vous?... Qu'avez-vous, mon amour?

Monica, comme on voit, s'était jetée dans le sentiment, comme un jeune canard dans l'eau.

Morton, qui montait l'escalier, ne perdit rien de cette courte scène.

—Chère petite Monica. Elle a un fiancé. Guy c'est un joli nom. Je ferai quelque chose pour ce M. Guy.

Il entra chez lui et s'enferma.

Mais, déjà, Monica anxieuse, avait tiré son amoureux dans le salon où ne régnait qu'une lumière diffuse. Ben et Marion étaient dehors; un grand feu de bois, pétillant dans la cheminée, donnait à la chambre une allure de cordiale intimité.

Guy Chesters s'assit. Son visage reflétait une morne tristesse. La jeune fille en fut alarmée.

—Oh! mon ami, dit-elle, qu'est-il arrivé? Quelque chose de bien malheureux, n'est-ce pas? Dites...

Le jeune homme retint un sanglot; mais une grosse larme chaude poula sur sa joue. Il mit un bras autour de la taille de la jeune fille.

—J'ai un grand chagrin, ma chérie, un bien grand chagrin.

—Vous avez perdu quelqu'un des vôtres?

—Oui.

—Oh! mon Dieu! c'est affreux!

—Oh! quel malheur!... oh! quel malheur!

Monica mit ses bras au cou de son fiancé. Pendant quelques instants tous deux pleurèrent en silence.

—Votre sœur... Mais Guy, vous ne m'avez pas dit que vous aviez une sœur...

—Hélas! ma pauvre enfant, il y a bien d'autres choses que je ne vous avais pas dites. Je vous ai trompés, Monica.

—Vous!

—Je vous ai trompés. Mais à cette heure ma douleur et un mensonge à porter, c'est trop. Je ne m'appelle pas Guy Chesters.

—Je m'appelle Mark Tangye.

La jeune fille eut un violent mouvement de recul. Puis la petite qui lui était naturelle, éteignit tout autre sentiment dans son âme, et elle s'écria:

—Alors, c'est votre sœur qui a été... cette nuit... Oh! mon pauvre ami, comme je vous plains!

Tous deux restèrent immobiles, contemplant les flammes. Monica pleurait silencieusement. Ce fut lui qui dut la consoler, la reconforter. Elle s'était pliée sous cette douleur comme un fragile roseau sous la rafale.

Puis, il dit doucement:

—A cause du malheur qui me frappe, et que nous n'avons pas mérité, ma chérie, il faut me pardonner d'être entré ici sous un nom supposé. J'ai eu tort; je ne connaissais pas votre cœur, et je me suis laissé entraîner à inventer une histoire ridicule, pour mesurer, quel moi, vous n'aimeriez que moi, et non le fils du millionnaire.

—Oh!

—Qui, je suis sans excuse; je suis un misérable d'ailleurs, moi aussi, je ne vous ai trompée qu'en cela, car en ce qui concerne ma situation précaire, hélas! je vous ai dit la vérité. Je ne vis que de ce que je gagne avec mes pinceaux.

—Vous êtes brouillé avec votre père?

—Oui, la carrière que j'ai choisie ne lui plaît pas.

A ce moment, Morton parut, regardant des yeux pour apercevoir quelque chose ou quelqu'un dans la pénombre.

—Mille pardons, mademoiselle, mais je cherchais votre père, à qui je désire parler.

Le vieillard examina les deux jeunes gens avec insistance.

—Il n'est pas à la maison, monsieur.

—Je le vois, et je le regrette. Monsieur attend-il aussi M. Ferny-hough?

—Non, c'est l'un de mes amis, répondit assez sèchement Monica.

—Je m'appelle Guy Chesters, ajouta le jeune homme en se levant.

—Je m'appelle Morton.

Les deux hommes se serèrent la main.

—Je suis heureux de faire connaissance de l'ami de Mlle Monica. Vous me trouvez sans doute un peu étrange en mes allures, monsieur, mais j'espère que mes cheveux blancs plaideront pour moi. D'ailleurs, je m'en vais. Pardonnez-moi tous deux cette entrée inopportune. Je vous félicite, monsieur, d'être l'ami d'une aussi charmante personne. J'avais un fiancé, autrefois, qui lui ressemblait beaucoup. Au revoir.

Il sortit et remonta l'escalier, très calme. Il murmura:

—Très gentil garçon, ce Guy; très bien élevé, très convenable. Nous ferons certainement quelque chose pour Guy et Monica. Mais pourquoi me semble-t-il que j'ai déjà vu la figure du jeune homme? Étrange, en vérité!

—Quel brasseur personnage! dit de sa part Mark à sa fiancée.

—Très bizarre, en effet. Vous souvenez-vous, mon ami, du jour où je vous ai dit que je préférais les hommes sans moustaches, parce qu'on lit plus clairement sur leur physionomie?...

—Certainement! Je suis allé me faire raser le jour même.

—En vous disant cela, je pensais à M. Morton. Oh! ne soyez pas jaloux!

Je ne le suis pas.

Mark embrassa la jeune fille.

—Oh! Guy!... Non, Mark...

—Continuez à m'appeler Guy. Je désire que mon véritable nom reste secret jusqu'à ce que j'aie parlé à monsieur votre père. Je choisirai l'heure. Je ne crois pas qu'en ce moment il aimerait à vous voir préoccupé d'un Tangye. Qui m'apprendra à m'estimer pour moi-même. Pensez-vous qu'il le puisse?

—Et pourquoi non? La carrière que vous avez embrassée n'est-elle pas aussi honorable que n'importe quelle autre? Et maintenant, ami, si vous le voulez bien, parlez-moi de votre malheureuse sœur?

Mark Tangye dit alors à Monica ce qu'était Gladys, combien elle était douce et belle, jusqu'à quel point

blait avoir le privilège d'ubiquité. Il n'y avait pas de chien courant capable de suivre sa piste, pas de policier assez fin pour en trouver la trace. S'il était vu dans un endroit, immédiatement après il était rencontré à des distances plus lointaines et se moquant de ceux qui l'essayaient de le capturer. Même dans le cercle familial son nom de "Bras-Coupé" était devenu une expression de terreur et d'épouvante que vous ne reconquies seulement qu'une voix basse et craintive pour effrayer les enfants. Des récompenses étaient offertes pour sa prise de corps, mort ou vivant; mais, personne, d'assez téméraire, n'avait encore été trouvé pour oser aller affronter ce terrible brigand.

Le 7 avril, 1837, le fait divers suivant paru dans un des journaux de la ville: "Le nègre, Squire, notoire pour les crimes et les cruautés par lui commises dans les environs du Bayou St. Jean, à la fin les a expiés. Hier deux gables municipaux, appartenant à la première Municipalité, étaient à la chasse aux lapins sur l'habitation de Mr. Louis Allard (maintenant notre Lower City Park) de l'autre côté du Bayou. L'un d'eux dans l'entraînement de son ardeur s'était avancé plus avant dans le marais que son camarade, ne fut pas surpris de se voir arrêté non pas par le gibier qu'il poursuivait, mais par un vigoureux compère le tenant en joue avec un fusil à deux coups braqué sur lui. Le coup de feu tiré à une distance de quinze pas fortunément manqua son but. N'étant pas entièrement novice dans ces sortes d'affaires, les gardes municipaux retournèrent bien vite le compliment, et cela avec de succès désirés. Squire, quoique gravement blessé, tâcha de s'échapper en courant; mais, de suite atteint par ses poursuivants, il a été tué sous leurs coups. Nous apprenons son détachement de la garde municipale sera aujourd'hui même expédié pour trouver son corps."

Cette nouvelle fut reçue avec satisfaction par certains et avec incrédulité par d'autres. Rusé et désespéré comme "Bras-Coupé" était reconnu être, la chance générale fut, qu'avec sa chance ordinaire, il avait réussi à s'évader à l'envers des mauvais coups qu'il avait reçus. Le lendemain matin un comité de vigilance, armé jusqu'aux dents, se rendit sur les lieux du sinistre, accompagnés des deux officiers de police en question; mais, malgré la recherche la plus diligente faite à travers les sentiers détournés de la cyprière, aucune trace du criminel prétendu tué n'a pu être trouvée, quoique l'endroit où le conflit avait eu lieu ait été minutieusement examiné. La trace de sang de suite perdue dans l'eau vaseuse du marais, fournit le seul indice de son présumé trépas. L'incident fut considéré comme "un canard" de la police, et pendant quelque temps la nouvelle est

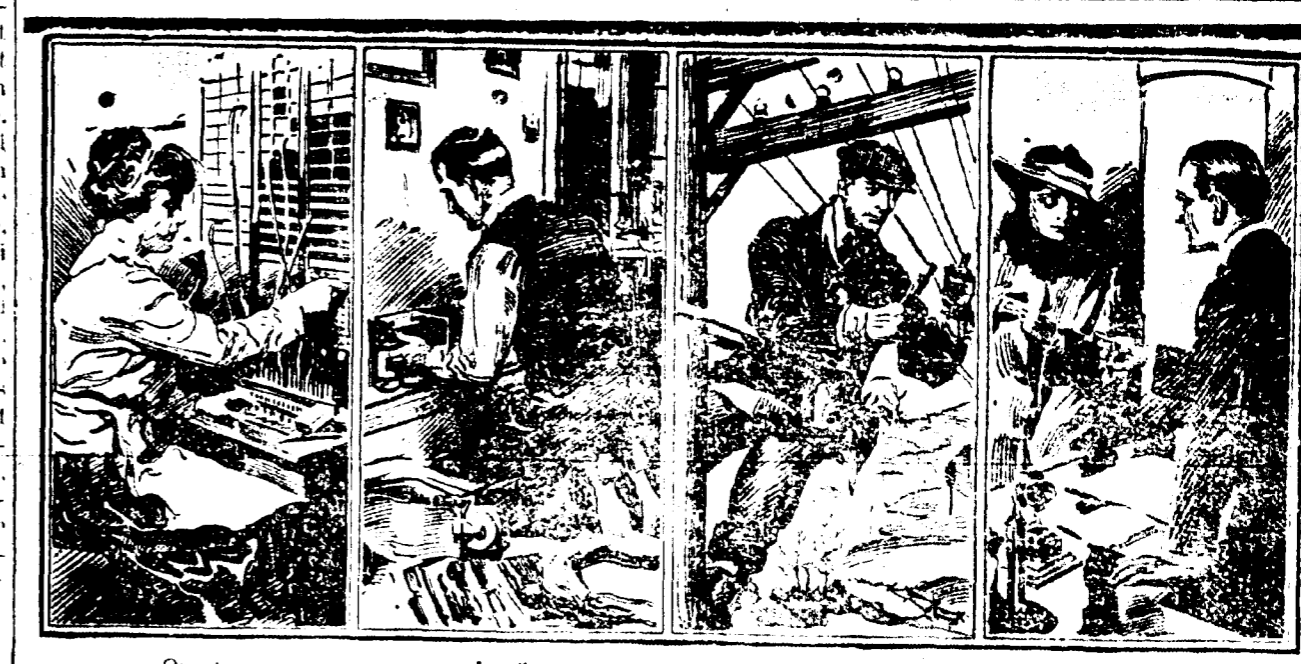
1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.

Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.

1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They sure do vanish that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.

Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallowing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal.

L. D. JOHNS CO., 1123 Broadway, New York City



The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much or such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY
AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service